

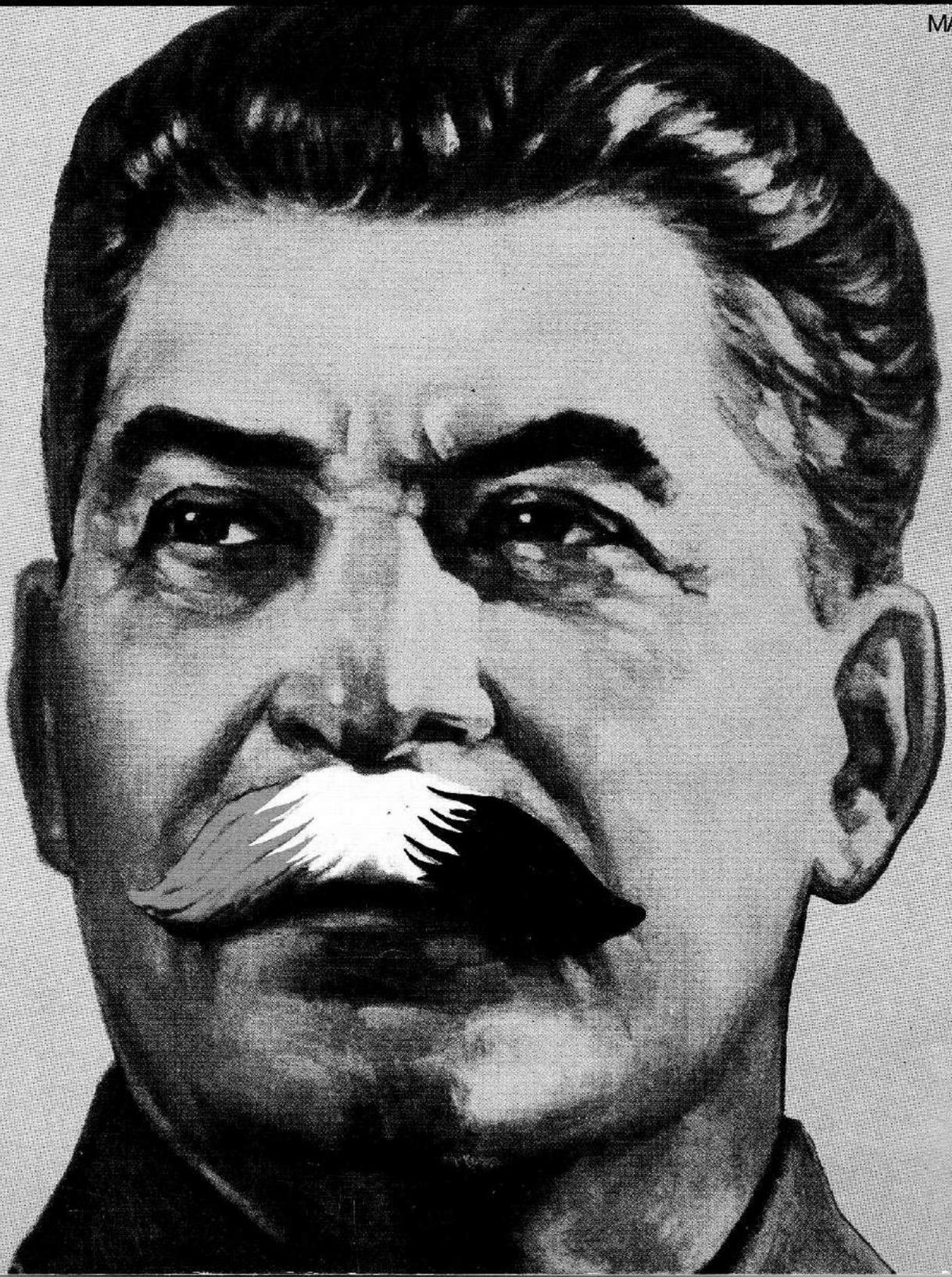
PLF 5744

L'Assommoir

LA FRANCE STALINIENNE

1

MARS 78
30 F



LE QUATRIEME REICH



*La III^e République a su répondre à la menace des anarchistes, la V^e République le saura aussi.
Alain Peyrefitte (novembre 1977).*

LE MONDE diplomatique

Les pirates sont montés à l'assaut du « Monde diplomatique », et ce ne sont pas qu'en en juge — des pirates sans moyens. En effet de nombreux journalistes reçoivent depuis hier, sous bande, un numéro de six pages, présenté comme un supplément du « Monde diplomatique ».

Au premier coup d'œil, on s'y trompe : même format, même adresse. Tout, jusqu'aux indications légales sur le directeur et l'imprimeur, y est scrupuleusement reproduit ou plutôt plagié. Les signatures, elles non plus, ne dépasseront pas les lecteurs du « Monde ». Jacques Fauvet, Jacques Sauvageot, Pierre Vianson-Ponté, Thierry Pliester, ainsi que d'autres collaborateurs réguliers ou occasionnels du « Monde » sont les auteurs présumés des articles.

A la lecture, on doit déchanter, soit que les imitations n'apparaissent que comme de bien piètres pastiches, soit parce qu'une évidente malveillance a guidé la plume des contrefacteurs. On apprendra ainsi que « le Monde » est vendu à Axel Springer, pourtendeur de tous les contestataires en République fédérale, ou que notre journal poursuit d'une haine farouche Baader et les siens.

Voilà qui nous change. Les auteurs de ce laborieux canular restent anonymes. Ce serait leur accorder trop d'importance que de leur demander d'avoir à retirer leur masque assez transparent, et la justice a trop à faire pour s'intéresser à une si piètre cause.

Le Monde, 18 novembre 1977.

Le devoir du journaliste

Par Jacques Fauvet

Comme nous l'a fait exceptionnellement le Monde Diplomatique, fait sans à sa série d'investissements que nous avons vu des responsables de l'industrie de l'énergie, centre représentatif de l'ambassade de la République fédérale d'Allemagne et ses collègues de la capitale Die Welt, à la suite de divers contacts de Le Monde à qui l'éditeur, en France même et à l'étranger, nous avons voulu, par ce texte, dédicacer les auteurs qui méritent d'être reconnus pour leur rôle de journalistes. Les quelques lignes suivantes devraient servir de point de repère à ceux qui, dans le futur, voudront servir de l'actualité et nous faire part de la conception du monde que, dans la lignée des responsables politiques et sociaux de tous les bords et de tous les pays, ils ont adoptée. Au risque de choquer certains de nos lecteurs, qui connaissent nos orientations idéologiques et politiques, nous nous sommes permis de faire quelques remarques sur les orientations idéologiques et politiques de nos collègues de l'étranger. Nous nous sommes permis de faire quelques remarques sur les orientations idéologiques et politiques de nos collègues de l'étranger.

Devant la gravité des événements qui ont ébranlé l'Allemagne et l'Europe tout entière, c'est avec une attention particulière que nous avons suivi l'évolution de la situation en République fédérale d'Allemagne. Nous nous sommes intéressés à la manière dont les responsables politiques et sociaux de tous les bords et de tous les pays ont réagi à ces événements. Nous nous sommes intéressés à la manière dont les responsables politiques et sociaux de tous les bords et de tous les pays ont réagi à ces événements. Nous nous sommes intéressés à la manière dont les responsables politiques et sociaux de tous les bords et de tous les pays ont réagi à ces événements.

Le Monde, 18 novembre 1977.

Le mythe du XXe siècle

Par KATE ANDERSEN

Andreas Baader est le héros du mythe du XXe siècle. C'est lui qui a initié la violence révolutionnaire en Allemagne. C'est lui qui a fondé le groupe des « Rote Armee Fraktion ». C'est lui qui a été arrêté en 1972. C'est lui qui a été condamné à la prison à vie. C'est lui qui a été exécuté en 1977. C'est lui qui a été réhabilité en 1978. C'est lui qui a été réhabilité en 1978.

de compte, défendus les valeurs de liberté de la démocratie libérale... (19 octobre 1977) Ni de recommander à la R.F.A. de limiter les mesures d'exception... « La défense d'un ordre démocratique peut s'opérer efficacement par les moyens de la démocratie ». Pourquoi trahir H. Böll ? Contre-voies de tous les violents, l'homme qui agit comme un être en paix ! Mais l'Etat a-t-il le droit de le punir ?

A nos lecteurs

Par Jacques Sauvageot

Nous avons, hélas ! trop souvent entendu nos lecteurs dire des choses qui nous ont fait plaisir. Mais les déclarations d'intention qui se sont multipliées, une fois de plus, à l'occasion de la sortie de ce numéro, nous ont fait plaisir. Mais les déclarations d'intention qui se sont multipliées, une fois de plus, à l'occasion de la sortie de ce numéro, nous ont fait plaisir.

Lufthansa vous ouvre la route de l'or noir.



Toutes les routes du Moyen-Orient sont dans notre Petit Livre jaune.

Le terrorisme à visage humain

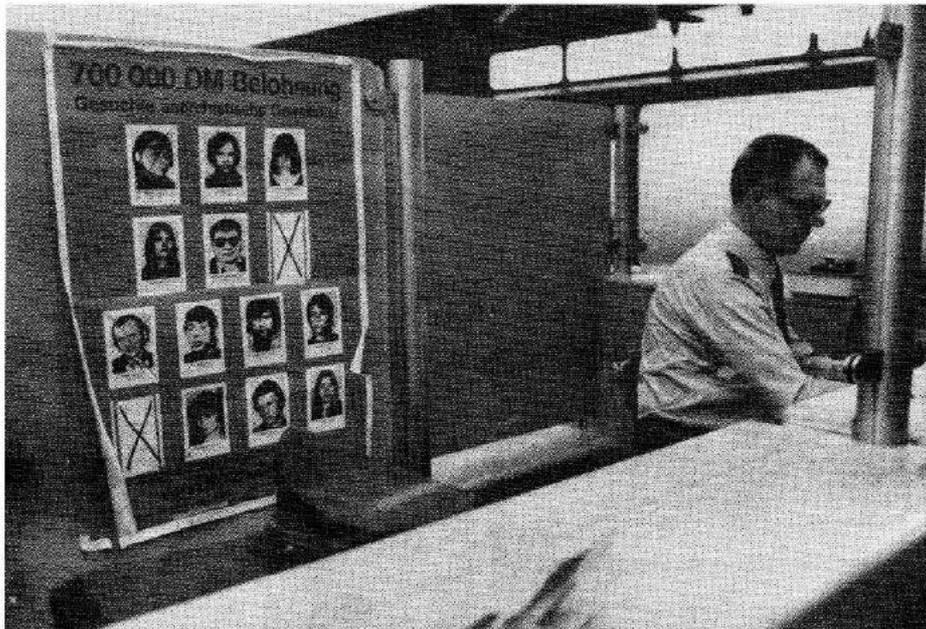
Nous nous sommes toujours attachés ici à la libre confrontation des opinions. C'est dans cet esprit que nous publions aujourd'hui cette tribune libre rédigée par un prétendu « parti des communistes qui n'ont pas de patrie ». S'il ne comporte pas d'autre signature, cet article a cependant des auteurs dont il va de soi que, dans le respect de la légalité républicaine, nous tenons les noms et les adresses à la disposition des autorités compétentes.

Enfin, qu'importe la littéralité ? Que la vérité soit à n'en pas douter littéralement l'inverse de ce que racontent les mass-médias, qu'il soit extrêmement vraisemblable que les enfermés de Stammheim aient été tués par d'autres qu'eux-mêmes, ce n'est pas le plus important. Il est clair que, d'une façon ou d'une autre, ils ont été assassinés. La grossièreté du mensonge n'est pas ce qui compte le plus. L'aplatissement devant le pouvoir d'Etat du journal de tous les pouvoirs peut être surprenant dans son manque de subtilité, en tout cas plus surprenant que l'hystérie des journaux populaires. Cet aplatissement sans les nuances habituelles résulte peut-être d'obscures luttes de clans dont la parution des radotages du tovarich Genêt-Péguy aurait été un épisode. De



« Si vous désirez une image de l'avenir, imaginez une botte piétinant un visage humain... éternellement. (...) Et souvenez-vous que c'est pour toujours. Le visage à piétiner sera toujours présent. L'hérétique, l'ennemi de la société, existera toujours pour être défait et humilié toujours. »

George Orwell, 1984.



même, la couardise journalistique des maos vieillissants de *Libération* est sans doute aggravée par un fond de mauvaise conscience : Baader est mort comme Glucksmann-July avaient fantasmé de mourir dans la mythologie de la Nouvelle Résistance Populaire. Quand on fait carrière dans diverses variétés du néo-réformisme, on a certainement des angoisses d'embourgeoisement. Mais de toutes ces petites misères, qu'est-ce qu'on s'en fout !

Si la solution finale de Stammheim nous fait incomparablement plus mal que la fin du match-retour de Mogadiscio ou l'assassinat d'un grand patron, ce n'est ni parce que nous avons encore à perdre des illusions sur la presse démocratique, ni parce que nous sommes sensibles au lyrisme de bande des-

sinée des groupies du vedettariat révolutionnaire. Ce meurtre est une étape franchie dans un processus qui, technologiquement et idéologiquement, va en se raffinant sans cesse. Il traduit, au plus haut niveau spectaculaire, le procès de domination de l'humanité par le capital. Parvenu à son stade de sophistication le plus élevé, la démocratie, le capital dit : « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger, donc tout ce qui m'est étranger n'est PAS HUMAIN. » Ceux qui parlent aujourd'hui, ceux qui ont le pouvoir de parler, s'arrogent le droit de décider qui est humain et qui ne l'est pas. En France, avec les meurtres d'enfants, nous avons eu droit au même cirque, en plus régional : *exit* Ranucci, même pas humain, qu'il aurait fallu faire souffrir beaucoup

plus ! Gudrun, Andreas, leurs copains qui tentent de les faire sortir de table : ce sont des monstres, dit *Libération*, des mutants et des fous, dit *France-Soir*, la peste bubonique, dit un député anglais, et *le Monde*, qui ne manque pas de culot : les fils d'Hitler (pourquoi pas les neveux de Schleyer ?).

Dans sa guerre contre l'humanité, le capital a remporté une victoire en transformant en cadavres des gens qui, d'une manière ou d'une autre, avaient rêvé de changer le vieux monde.

D'Ormesson, *vox populi*, a été exaucé (1). On a organisé une mise à mort à l'échelle européenne contre des gens qui avaient débuté en incendiant un centre américain de la guerre contre le Vietnam, ce qui est tout de même une fort bonne chose. Nous n'avons jamais cru aux vertus d'un socialisme exotique, non plus qu'à l'avenir d'une avant-garde. Toujours, nous avons dit que les écrits de la R.A.F. étaient un ramassis de la pire merde idéologique qui soit : une merde qui tue ceux qui la produisent. Car le léninisme de Lénine était une idéologie, certes, mais quand même bien utile pour faire une révolution bourgeoise sans bourgeoisie, alors qu'en R.F.A., la langue de bois lénino-guévariste ne pouvait servir que d'hallucinogène à une révolte sans espoir. Mais, maintenant, nous devons dire que la mort de Baader est aussi la mort de certaines illusions immédiatistes que nous avons tous plus ou moins partagées. Le capital est sorti policièrement et idéologiquement renforcé de la crise ouverte en 67-68. Baader est mort, comme beaucoup d'autres, parce que le mouvement réel qui change les conditions d'existence ne leur a pas donné la possibilité d'échapper à l'engrenage du spectacle policier. *Baader est mort de notre impuissance.*

En attendant, on peut toujours dire : « Nous ne vous oublierons pas, vous les d'Ormesson, les Wetz, les Dutourd, les July, pas plus que vos maîtres ! » Mais ce que nous avons de mieux à espérer c'est d'avoir le plaisir de les oublier. Plus un mouvement révolutionnaire se radicalise, moins il a besoin d'être terroriste. Certes, il y aura bien quelques émeutes contre des journaux, des sièges de parti. Il y aura bien quelques journalistes pendus avec les tripes de leurs copains matons, quelques politiciens avec les tripes de leurs superpoliciers. Mais si ces gens-là savent se mettre à l'écart à temps, qu'ils se rassurent : quand la subversion des rapports sociaux leur aura ôté le pouvoir de répandre leur bave, il y aura mieux à faire que d'écraser ces crapauds.

(1) *France-Soir* tente de refaire le coup de la programmation de l'événement en relançant la balle dans l'autre camp : « ... Il (Sandon) est devenu (...) une cible de choix pour ceux qui ont déjà osé, à propos de cette affaire Croissant, formuler des menaces contre les magistrats » (4 nov. 77). Un Buback bien de chez nous bientôt à la une ?

Anthologie de l'horreur

... La R.A.F. s'attache à démontrer que, de Lénine jusqu'à maintenant, la politique soviétique ne s'est jamais écartée du soutien aux peuples du Tiers monde. Qu'on l'explique comme on voudra, cette politique n'est jamais en défaut. Elle peut se trouver, et elle se trouve souvent, embarrassée par la complexité toujours vive de rapports féodaux, tribaux, à laquelle ajoutent les intérêts, les manœuvres contradictoires des anciennes puissances coloniales et ceux de l'Amérique, mais depuis 1917 et malgré ce que nous disent les commentateurs occidentaux, malgré ce que serait sa politique intérieure, l'Union soviétique, soit par des accords de gouvernement à gouvernement, soit par ses votes à l'O.N.U. et dans les organismes internationaux, a pris toujours le parti du pays le plus faible, le plus démuné.

Cela, beaucoup de personnes le savent, c'est certain. En Europe — et par Europe il faut entendre aussi le monde européen d'Amérique —, surtout en Allemagne de l'Ouest, dans cet univers tellement antisoviétique, la R.A.F. est seule à le dire clairement.

Jean Genêt,
« Violence et brutalité »,
le Monde, 2 septembre 1977.

Combien de temps, combien de générations, combien de souffrances accumulées faudrait-il pour qu'aboutisse la stratégie des ultragauchistes, à supposer qu'elle aboutisse un jour ?

Quiconque accepte de plonger une société dans une servitude si longue et si terrible, sous prétexte de la liberté, n'est pas seulement un complice objectif du fascisme. Il devient lui-même fasciste par un tel mépris des hommes. Les intellectuels ne doivent pas masquer ce fait, mais contribuer à le dévoiler au contraire, car cette mise à nu peut aider les nouveaux terroristes, qui sont sincères mais aveugles, à mesurer la portée réelle de leurs actions. La gauche doit dénoncer le fascisme de gauche avec la même vigueur que le fascisme de droite. Quand Sartre se trouve à côté d'Ionesco pour combattre tous les goulags il est dans la bonne voie. Mais il a tort quand il ne rejette pas aussi clairement les méthodes d'Andreas Baader et de ses émules, qui conduisent à la généralisation des goulags dont elles sont d'ailleurs la transposition à l'échelle artisanale.

Maurice Duverger,
« Le fascisme rouge »,
le Monde, 11 septembre 1977.

La Ligue communiste révolutionnaire refuse de se joindre « au concert de louanges adressées à la sagesse du chancelier Schmidt ». La L.C.R. se demande en outre si Baader et les autres

membres de la R.A.F. se sont bien suicidés ou ont été exécutés. La L.C.R. n'en rappelle pas moins « tout ce qui la sépare de la politique et de la méthode de la Fraction armée rouge qui ne pouvait que s'éloigner de plus en plus du combat des travailleurs ».

Lutte Ouvrière : « Le gouvernement d'Helmut Schmidt peut être satisfait. La même nuit il a remporté deux victoires. L'Allemagne bien pensante peut respirer, l'Etat est ferme et il est fort (...) La peine de mort n'existant pas en Allemagne, Andreas Baader et ses camarades n'avaient pas été condamnés à mort. (...) Ces suicides étaient prévus, annoncés par tous ceux qui connaissaient les conditions de détention des prisonniers. (...) Le terrorisme des membres du groupe Baader, les enlèvements, les détournements d'avions, les prises d'otages même et surtout s'ils sont le fait des gens qui se disent dans le camp des opprimés ne servent ni la cause de la classe ouvrière ni celle des opprimés en général. »

Libération, 4 octobre 1977.

MORDVERSUCH

in Berlin

10.000 DM BELohnUNG

Am Donnerstag, dem 14. Mai 1970, gegen 11.00 Uhr wurde anlässlich der Ausführung des Strafgefängnisses ANDREAS BAADER in Berlin-Dahlem, Miquelstr. 83, und seiner dabei durch mehrere bewaffnete Täter erfolgten Befreiung der Institutionen der Georg-Linke durch mehrere Pistolenbeschüsse lebensgefährlich verletzt. Auch zwei Justizvollzugsbeamte erlitten Verletzungen.

Der Beteiligung an der Tat dringend verdächtig ist (bis am 7. Oktober 1974 in Oldenburg geborene Journalistin

Ulrike Meinhof
geborene ROHL

Personenbeschreibung: 35 Jahre alt, 165 cm groß, schlank, längliches Gesicht, braune Haare, braune Augen.

Die Gesuchte hat am Tatlage ihren Wohnsitz in Berlin-Schöneberg, Kottbusser Str. 12, verlassen und ist seitdem flüchtig. Wer kann Hinweise auf ihren jetzigen Aufenthaltsort geben?

Für Hinweise, die zur Aufklärung des Verbrechens und zur Ergreifung der an der Tat beteiligten Personen führen, hat der Polizeipräsident in Berlin eine Belohnung von 10.000,- DM ausgesetzt. Die Belohnung ist ausschließlich für Personen aus der Bevölkerung bestimmt und nicht für Beamte, zu deren Berufspflichten die Verfolgung strafbarer Handlungen gehört. Ihre Zuerkennung und Verteilung erfolgt unter Ausschluss des Rechtsweges.

Mittlungen, die auf unzureichend vertraulich behandelt werden, nehmen die Staatsanwaltschaft in Berlin, 1 Berlin 21, Turmstr. 91 (Telefon 350111) und der Polizeipräsident in Berlin, 1 Berlin 42, Tempelhofer Damm 1-7 (Telefon 691091) sowie jede andere Polizeidienststelle entgegen.

Berlin im Mai 1970

Der Generalstaatsanwalt
bei dem Landgericht Berlin

La grande patrie sans frontières de tous les révoltés est peuplée de ces « héros » qui n'ont eu de cesse que de se tromper au prix de leur propre mort et de celles des autres.

Ils s'appellent Andreas Baader, Charles Tillon, et tant d'autres anonymes mais aussi Alvaro Cunhal. Celui-là par exemple a fait au moins autant de mal à la révolution portugaise que la tempête déchaînée par la R.A.F. en Allemagne fédérale ; et pourtant on le rencontre toujours avec émotion : l'origine de ce sentiment se trouve dans cette fidélité existentielle à une idée, payée en années de prison et de tortures. Rien n'a modifié le cours de ce destin politique. Il est comme immuable : il va jusqu'au bout de sa raison. Et c'est toute la tragédie de sa déraison.

Serge July,
« Jusqu'au bout »
Libération, 19 octobre 1977.

On posera des questions sur les circonstances exactes de la mort d'Andreas Baader et de ses complices. On les pose déjà. Qu'on ne compte pas sur nous pour nous apitoyer sur leur sort. Dans un pays démocratique, ils ont choisi la voie de la violence. Ils ont fondé leur action politique sur la terreur, la prise d'otages, le plus odieux des chantages. Ils ont spéculé sur la peur d'être innocents, sur l'horreur que ressent tout responsable politique quand — au moment de prendre sa décision — il est hanté par la marée de sang qui risque de lui salir les mains.

Ils ont perdu. On ne peut à la fois jouer à la vie des autres et crier : « Pouce ! » quand c'est de sa propre peau qu'il s'agit. Dans l'affaire du Boeing de la Lufthansa, les héros sont les hommes du commando spécial de police et le commandant de bord Jürgen Schumann. Les autres sont des assassins. Et des salauds.

Max Clos,
« Le courage et la chance »,
le Figaro, 19 octobre 1977.

Hanns Martin Schleyer est tombé dans une guerre. Dans les guerres, les combattants rendent les honneurs à leurs camarades disparus (un très beau chant de l'armée allemande s'appelle précisément : « J'avais un camarade »), mais ils ne s'éternisent pas dans les oraisons funèbres. Il ne s'agit pas de pleurnicher mais de bander ses muscles et de se préparer à rendre coup pour coup.

Max Clos,
« Coup pour coup »,
le Figaro, 20 octobre 1977.

Si on ne savait que Baader et ceux qui l'ont suivi ont été des hommes comme les autres, qu'ils ont étudié, travaillé, milité comme le font des millions d'individus, on serait tenté de voir en eux des mutants, des êtres d'une autre espèce.

Si on ignorait qu'ils ont tous été sensibles à une certaine idéologie révolutionnaire, on pourrait penser qu'ils n'ont jamais rêvé que de cauchemars. Et pourtant en les voyant mourir et faire mourir on ne peut se défendre de cette impression d'avoir en face de nous des hommes qui ne sont pas de ce monde, de notre monde. Des hommes pour qui la convulsion remplaçait l'action. Des hommes pour qui la violence était non seulement un moyen mais aussi une fin. Des maudits pour qui la mort semblait devenue l'essence même de la vie.

Peut-on cependant en parler déjà au passé ? Peut-on espérer qu'Hanns Martin Schleyer est bien leur dernière victime ? Ce n'est pas certain. Et il faudra peut-être encore accepter l'idée que ce terrorisme-là n'est pas fini. Mais nul ne pourra plus prétendre, après ce qui vient de se passer, qu'une certaine violence révolutionnaire est justifiée. Nul ne pourra plus désormais chercher à légitimer ou à excuser de telles actions. Car

Baader et ses camarades auront réussi à faire du mot révolution, qui a ses lettres de noblesse et de courage, une notion chargée d'horreur. Ils auront réussi aussi à démontrer que la révolution peut rendre fou. Mais il y a peut-être encore des hommes pour imaginer dans leur aberration que la folie est révolutionnaire...

Benoît Rayski,
« Les maudits »,
France-Soir, 21 octobre 1977.

Hanns Martin Schleyer est mort : c'est la victime. Fils de Lacenaire et de Karl Marx, Andreas Baader est mort : c'est l'assassin. Il laissera un nom dans l'histoire du crime. On avait déjà vu des assassinats camouflés en suicides. Il n'est pas exclu, il est assez probable, qu'en un dernier défi à ce monde qu'il haïssait, cet ange sinistre du mal ait déguisé son suicide en une exécution.

Jean d'Ormesson,
« Chronique du temps qui passe »,
le Figaro, 22-23 octobre 1977.

Il est surprenant que personne n'ait versé une larme sur le suicide de Baader, Raspe, Gudrun Ensslin et Irmgard Möller. Ils ne manquaient pourtant pas d'amis, de sympathisants, voire d'admirateurs parmi nos maîtres à penser, qui les trouvaient très intéressants. Nul n'a oublié l'entretien historique qui eut lieu naguère entre Baader et M. Sartre. M. Cohn-Bendit faisait l'interprète. Ah ! que j'eusse aimé être petite souris et entendre sur le vif les joyeux devis de ces bienfaiteurs du genre humain !

Pourtant il y aurait des choses originales à écrire sur la mort de Baader, qui était en prison, au secret, et qui s'est tiré lui-même une balle dans la nuque. On dira ce qu'on voudra, ce n'est pas le suicide de tout le monde. Pour se suicider de la sorte, outre un revolver, il faut de l'agilité et de l'imagination.

Il est à peu près certain que nul ne

pleurera Baader. L'intelligentsia dont il était un des héros se détourne de lui, l'ingrate. M. Sartre n'a pas écrit que ce trépas risque de désespérer Billancourt. C'est que Baader est mort sur un échec, et que cela ne pardonne point. Che Guevara, qui était tout à fait du même genre que Baader, s'est bien mieux débrouillé. A quoi tient la chance posthume ! A quoi tient la Révolution, du reste ! Selon qu'on réussisse son coup ou qu'on le rate, on est un saint ou on est un monstre.

Le destin de Baader devrait donner à réfléchir aux gens qui veulent abolir la peine capitale. Celle-ci, comme on sait, a été supprimée en Allemagne. Moyennant quoi les détenus sont si malheureux dans les prisons (notamment quand leurs complices n'arrivent pas à les en faire sortir), qu'ils se procurent des revolvers pour mettre fin à leurs jours.

Jean Dutourd,
« Pas de chance »,
France-Soir, 23-24 octobre 1977.

Sans doute Andreas Baader entend-il alors dépasser le léninisme en réintégrant « dans le patrimoine idéologique révolutionnaire Blanqui, Korsch, Rosa Luxemburg et Pannekoek ». Mais tous ceux qui le connaissent observent qu'Andreas Baader renoue, en fait, avec une tradition bien allemande, celle des « Brigands » de Schiller et celle de « Michel Kohlhaas » de von Kleist. (...)

Que fallait-il faire contre eux, quand ils se proposaient de « détruire, détruire, détruire » ? Ils voulaient démontrer que l'expression « démocratie bourgeoise » était un « pléonasme » : une démocratie ne peut être que bourgeoise, donc viciée, vicieuse, corrompue, à détruire.

Il convient de précipiter cette corruption pour susciter l'autodestruction.

Peut-on se défendre contre ses ennemis sans finir par leur ressembler ? En proclamant : « Pas de liberté pour les ennemis de la liberté », Saint-Just ne se doutait pas qu'il répondait non à cette question. La terreur rouge contre la terreur blanche, ce n'est jamais que la terreur.

Jean Daniel,
« Détruire, disent-ils... »,
le Nouvel Observateur,
24 octobre 1977.

Du stalinisme au baadérisme en passant par les épigones de Malraux, il y a constance d'un modèle de révolutionnaire, type humain qui a séduit des générations d'adolescents, dont l'attrait explique une bonne part de l'histoire du xx^e siècle. Ce type, pour gloser sur le nom choisi au sortir de sa jeunesse terroriste par le grand maître, c'est celui de « l'homme d'acier ». *Et l'acier fut trempé*, rappellez-le aussi, c'est le titre d'un roman de formation stalinien qui enthousiasma par exemple Pliouchtch quand il était un jeune lycéen fanatique. Etre un chef, commander au nom de l'avenir, apprendre à être dur, à mépriser par exemple les vieilles paysannes, ou n'importe qui quand il le faut, devenir sourd... telle est la recette qui vous élève au-dessus de la condition commune. Répéter après Tchernichevski (le



maître de Lénine) : « La grande route de l'histoire n'est pas le trottoir de la perspective Nevski : elle traverse des champs plein de boue et de poussière, des marécages et des forêts », ou après Netchaev : « Le révolutionnaire est un homme perdu », c'est s'initier à la sur-humanité, pénétrer dans l'élite des rédempteurs sacrificiels, se donner le droit de mépriser le sort commun et ceux qui le supportent, s'autoriser à gouverner et à contraindre au nom de l'humanité.

Paul Thibaud,
directeur d'*Esprit*,
« La fin de l'homme d'acier »,
Libération, 27 octobre 1977.

Nous avons vu, jour après jour, la Raison d'Etat et la Raison de la Révolution s'opposer. *Et se confondre*. Chacun avait ses otages — « tu me rends les miens, je te rends les tiens ». Pour chacun de ces Raisons, tout au long de cette partie de poker, les otages ont été des *objets*. Semblables encore ces Raisons, au point de confondre leurs méthodes. Révolutionnaires ou super-flics, où est la différence ? La technologie ? Un match télévisé : lesquels seront les meilleurs tueurs... Et la nausée atteint son comble quand on apprend que les otages libérés ont été pris sous contrat par des journaux allemands ! Comme un scénario de science-fiction, les modernes jeux du cirque... Les acteurs : les terroristes blancs et les terroristes rouges. Le ballon : les otages, le peuple, qui comme chacun sait n'a qu'à la fermer. L'enjeu : la mort. Les otages survivants gagneront le droit de parler à la télévision quelques minutes...

On me demande à brûle-pourpoint pourquoi nous n'avons pas connu d'équivalent en France à la bande à Baader et mon interlocuteur ajoute « ne serait-ce pas dû à l'existence d'une puissante Union de la gauche ? ». *Mais la bande à Baader est déjà dans l'Union de la gauche*, autre facette, liée, du couple monstrueux Etat-Révolution — la philosophie qui rend pensable le terrorisme est celle d'une bonne partie du P.S., du C.E.R.E.S. à Régis Debray...

Michel Le Bris,
« Les otages idéologiques de la R.A.F. »
Libération, 28 octobre 1977.

Même le terroriste russe Netchaev, celui qui désespérait Bakounine par ses erreurs de jugement, avait une perspective. Blanqui, apôtre de la violence radicale et permanente, avait une logique. Les anarchistes ne prétendaient pas, eux, voir au-delà de la table rase. On est effaré de voir, au contraire, dans les derniers écrits de 1976 d'Andreas Baader et d'Ulrike Meinhof, les analyses politiques qui ont motivé leur combat, leurs meurtres et leurs sacrifices. Il est absurde de prétendre, comme ils l'ont fait, que la violence structurelle de l'Etat est la même que le régime soit fasciste, conservateur ou social-démocrate. Il est faux de résumer tous les maux du monde et de l'existence dans le seul impérialisme germano-américain.

« A ce stade de l'impérialisme où tous les rapports sociaux sont investis par le marché et où s'accomplit le procès d'étatisation de la société par les appareils répressifs et idéologiques d'Etat, il n'est ni lieu ni temps dont tu puisses dire c'est là que je nais, c'est de là que je viens. »

Ulrike Meinhof.

« L'Etat se bat ici avec tous les moyens dont il dispose — c'est ce que Schmidt a suffisamment répété, qu'il s'agissait de tous les moyens, et ce sont finalement tous les moyens organisés de la répression, du mensonge, de la manipulation, de la technique — pour l'autoreprésentation de l'omnipotence impériale contre la tendance historique articulée consciemment dans notre politique, dans l'insurrection, dans laquelle il devient antagoniste de la société, donc illégitime. »

Andreas Baader.

La domination du capital est impensable sans cette armée de trouillards qui compensent, au contact des « petites gens », leur propre infériorité par le sadisme. Les forces révolutionnaires, pour chaque action contre le peuple, pour chaque trahison des intérêts de la classe laborieuse, démasquent les responsabilités personnelles. Il nous faut, d'une manière nuancée et juste, forcer ces intermédiaires à se justifier de chaque crime. Leur lâcheté devient ainsi un levier pour accélérer la décadence du pouvoir ennemi. La guérilla ne laissera pas impunis l'Assistance publique qui terrorise la jeunesse prolétarienne dans les foyers d'éducation, ni les professeurs qui maintiennent le système d'éducation autoritaire et anti-populaire dans les écoles, ni les juges qui acceptent des loyers élevés et signent des permis d'expulsion d'ouvriers, ni les procureurs qui accusent des prolétaires de reprendre une partie de ce que le capital leur enlève. (...)



Qui se met à vouloir expliquer aux prolétaires, à l'aide de Travail salarié et Capital, qu'ils sont exploités et opprimés, sans leur montrer en même temps, pratiquement, le moyen pour sortir de cette merde, recevra bientôt de ces mêmes prolétaires — c'est seulement une question de temps — un coup de pied au cul, et ce à juste titre. Chaque ouvrier a compris au moins une fois qu'il doit trimer et en même temps fermer sa gueule, et il a eu beaucoup de peine à refouler cette conscience. Qui aujourd'hui veut encore être appelé « ouvrier » ? Le refoulement réussi, arrive quelque débile, encore probablement quelqu'un d'instruit, qui croit inventer le fil à couper le beurre de la lutte des classes. Cela ne peut aller. (...)

L'Humanité, faisant clairement allusion à un ressentiment national, a appelé Daniel Cohn-Bendit « l'anarchiste allemand », « Cohn-Bendit à Dachau ! » a répondu la réaction en écho. Séguy l'a dénoncé comme « élément de désordre et provocateur ». Après que des ouvriers et des étudiants aient défendu ensemble et avec succès, contre les C.R.S., l'usine Renault de Flins occupée par les grévistes, l'Humanité a écrit sous le titre Les groupes Geismar organisent une provocation contre les grévistes de Renault que les commandos de Geismar, militairement organisés, étaient passés à la provocation contre le mouvement ouvrier, qu'ils venaient en aide aux gaullistes, qu'ils se faisaient complices de la direction de Renault, de la bourgeoisie et des patrons de la métallurgie. Le bureau de la C.G.T. a reproché au général de Gaulle « d'avoir oublié de nommer les fauteurs de troubles et de provocations, dont les machinations, en définitive, dirigées contre la reprise du travail, ont été vues avec une bienveillance unique par le pouvoir ». A s'y méprendre, c'est un appel à l'Etat pour qu'il « demande des comptes » aux révolutionnaires de mai 1968.

Dégueulasse ! La trahison et la dénonciation ne doivent pas entraîner le prolétariat allemand à tomber une seconde fois désarmé aux mains du fascisme. « Le progrès révolutionnaire s'est frayé la voie en faisant surgir une contre-révolution compacte, puissante, en se créant un adversaire et en le combattant. Le parti de la subversion a pu enfin devenir un parti vraiment révolutionnaire. » (Marx, Les luttes de classe en France.)

Entendez-vous ? Marx parle de combat. Il nous enseigne que la progression de la révolution secrète inévitablement la contre-révolution. Qui ne pense qu'à défendre ce qui reste du semblant de liberté bourgeoise, doit craindre la progression révolutionnaire comme la peste, car, pour se défendre, la révolution peut occasionner la perte des petites concessions faites par le capital.

« Sur la lutte armée en Europe occidentale », R.A.F., juillet 1971.

On met en doute le sens politique de la guérilla urbaine, on qualifie son activité de criminelle comme s'il y avait une opposition insoluble entre la politique et la criminalité. De toute façon, le dispositif immense et disproportionné mis en place pour la contrer dévoile le mensonge de la prétendue « criminalité apolitique » de la Fraction armée rouge.

La politique révolutionnaire est nécessairement criminelle. Ce qui vaut pour le crime, vaut pour le droit. La violence répressive de l'Etat s'est historiquement développée pour protéger et conserver la domination d'une minorité de possesseurs sur une majorité exploitée qui ne possède rien : le peuple. Pour protéger les maîtres contre les esclaves, les seigneurs contre les serfs, les capitalistes contre les salariés.

On qualifie de criminel et on punit tout comportement qui, directement ou indirectement, pourrait mettre en danger le système d'exploitation. Les menaces les plus graves visent la contestation organisée de l'ordre existant. A cela correspond le concept bourgeois de politique qui s'épuise à produire des résolutions, des programmes, des pétitions et des bulletins de vote.

Puisque les programmes de radio et les journaux seuls ne peuvent pas renverser le pouvoir, la classe dominante peut autoriser cette forme de politique tant que les masses ne reprennent pas ces idées pour les appliquer. L'essence de la légalité, c'est la perpétuation de la domination par le respect des institutions ; le communisme mis en pratique en est le rejet par l'initiative et l'auto-détermination des masses salariées. Le mouvement communiste est donc la chose la plus illégale du monde.

Horst Mahler, « La gauche révolutionnaire est criminelle », 14 janvier 1972.

Non, nous ne sommes pas prêts à déceler chez ces militants de l'irréversible un quelconque renouveau. Si l'on se souvient, au contraire, du grand souffle libertaire, pacifique et novateur qui avait nourri le mouvement des jeunes californiens lors des grandes manifestations contre la guerre au Viêt-nam et si l'on tient compte de l'exceptionnelle efficacité de ces manifestations, on peut conclure aujourd'hui à une sorte de régression dans la signification de la révolte des jeunes.

Jean Daniel,
« Terrorisme : demain la France ? »,
le Nouvel Observateur,
31 octobre 1977.

Aujourd'hui, il est démontré que les conditions de détention étaient bien celles décrites par la presse allemande. Comment réagit la gauche française ? Elle refuse toujours d'y croire. Pourquoi ? Parce que ce refus l'arrange. Elle évite de se poser la question de savoir si le gouvernement allemand a démocratiquement agi en cette occasion. Or des prisonniers politiques autorisés à

Gros succès, donc nouveau tirage



passer ensemble six heures par jour, qui communiquent entre eux, qui reçoivent des aides et des informations de l'extérieur, qui ont la télévision, qui font la grève de la faim parce que leur porte-parole n'est pas assez représentatif, ce n'est pas si courant. Imaginez-vous cela à Fresnes ?

Alfred Grosser,
« La société allemande est plus
démocratique que la française »,
le Nouvel Observateur,
31 octobre 1977.

UN MONDE ENTIER A LA RECHERCHE DE 15 TERRORISTES

Enfin la population a fait sienne cette affaire !
Ces individus recherchés d'urgence sévissent chaque jour, à toute heure, en tout lieu sur la planète, à New-York comme à Moscou, à Pékin, comme à Nuremberg.

- Ils détiennent des millions d'otages dans les usines par le travail.
 - Ils frappent dans les écoles avec les armes de l'idéologie.
 - Ils brisent les hommes avec l'armée, les flics, la violence d'État.
 - Ils propagent sur les murs leur loi, celle de la marchandise.
 - Ils font main basse sur les médias pour inculquer leur ordre concentrationnaire.
 - Ils assassinent dans les prisons, baillonnent dans les rues.
 - Ils s'infiltrent partout et se dissimulent sous différents masques pour parvenir à leurs fins : homme d'État, banquier, industriel, libéral, démocrate, conservateur, ouvrieriste, curé, socialiste, « communiste », publiciste, artiste, fasciste, gauchiste ou syndicaliste.
- Il est temps de mettre un terme au terrorisme : si vous êtes en possession d'éléments agissez au plus vite, par tous les moyens.

MEFIANCE !

Leurs récupérateurs sont parmi nous
et leurs complices plus nombreux qu'on ne le pense.



**NOUS N'OFFRONS PAS 500 000 DEUTSCHE MARKS DE RÉCOMPENSE
MAIS UN MONDE A GAGNER ET DES CHAINES A PERDRE**

C'est avec un immense soulagement que j'ai appris la nouvelle de l'heureuse libération des otages du Boeing de la Lufthansa. La France partage avec moi la joie des familles dont le cauchemar vient de prendre fin. Votre victoire n'est pas simplement une victoire sur le terrorisme et ses méthodes inhumaines. Elle est pour tous les hommes une victoire de la démocratie.

Valéry Giscard d'Estaing.

France-Soir

Blessé hier soir en Coupe d'Europe

**Le Nantais
Muller a repris
connaissance**



courrier toute
dernière

Après le meurtre de Schleyer, la police allemande lance
un appel au monde entier pour retrouver les criminels

RECHERCHÉES



Des mandats d'arrêt
internationaux lancés contre
16 personnes, dont 10 femmes

Comment ne serait-on pas bouleversé par ce retour aux formes de la barbarie, par cette sanction collective qu'infligent à des innocents ceux qui s'inspirent de je ne sais quelle idéologie ou peut-être tout simplement de formes nouvelles de terrorisme. Nous Français, nous n'acceptons pas ces méthodes, nous les condamnons et nous disons à ceux qui résistent que nous sommes de leur côté.

François Mitterrand.

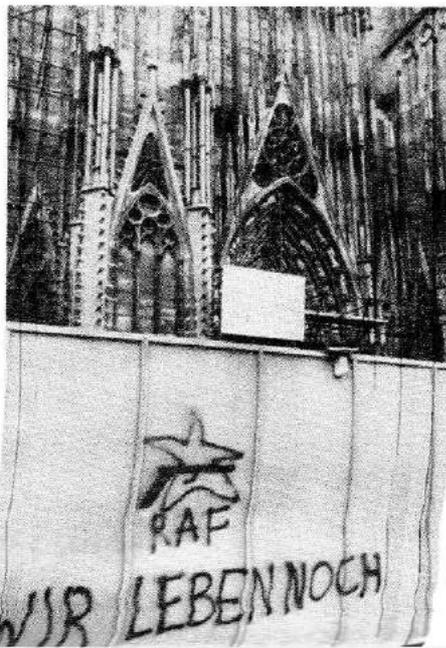


La « bande à Baader » n'a plus les chances de s'imposer qu'avait la « bande à Hitler ». Et de fait Baader s'est suicidé dans un geste assez comparable à ce qui s'était passé en 45 au fameux bunker de Berlin, mais après avoir fait tout de même infiniment moins de dégâts.

Ce qui suit n'a pas d'autre prétention que d'être une sorte d'hypothèse de travail ou de réflexion. J'ai bien conscience que cela risque de faire hurler des juristes, des théoriciens de « morale politique », bien des gens dont les intentions sont magnanimes et respectables tant qu'ils sont dans la tranquillité confortable de leur salon ou de leur bureau. Mais il ne s'agit que d'une réflexion, destinée à poser le problème concret d'un certain idéalisme qui se croit humanitaire, et qui n'est peut-être qu'une démission devant la réalité d'un drame. Voici donc l'hypothèse : M. Schleyer est pris en otage, avec deux morts à la clef, et ceux qui l'ont pris — qui l'ont d'ailleurs assassiné lui aussi par la suite — demandaient en échange de sa personne la libération d'un certain nombre de criminels détenus, bien connus pour être des « assassins idéologiques » (certainement parmi les plus redoutables et les plus inconvertibles) dont le tableau de meurtres et de violences aveugles était déjà fort impressionnant. Le gouvernement allemand responsable répond sans tarder par un avis très simple : « Si

après-demain à 8 heures, M. Schleyer n'est pas libre, sain et sauf, à telle adresse, tous les détenus criminels dont vous parlez, après une convenable anesthésie générale, recevront une injection intraveineuse d'une dose définitive de tranquillisant. Vous aurez ainsi non seulement la responsabilité des morts que vous avez déjà provoquées, mais encore la leur. Si par contre vous libérez M. Schleyer et si vous vous présentez vous-mêmes aux autorités compétentes, nous vous mettrons, évidemment, en état d'arrestation, par simple prudence, et nous discuterons, avec vous et avec vos complices actuellement arrêtés, comment on peut envisager l'avenir compte tenu de ce que vous avez à dire. »

Marc Oraison,
prêtre, médecin, écrivain,
« La "bande à Baader" »,
le Monde, 11 novembre 1977.



Effraction dans les locaux d'*Art press international* : matériel brisé, vol, graffiti, inscriptions sur les murs. Références à la R.A.F., mise en accusation des « intellectuels petits-bourgeois flics ». Curieuse coïncidence : au moment même où, discutant du texte sur le stalinisme, nous étions en train de fouiller le délire jdanovien français des années 50, difficile de ne pas rapprocher ces mots, tracés sur les murs, des attaques staliniennes de sinistre mémoire contre la « décadence » petite-bourgeoise (c'est-à-dire, au fond, contre l'art moderne).

D'où ces questions : le stalinisme ne serait-il pas, plus que jamais, vivant ? (...)

Disons qu'entre les voix qui disent « on est enfin débarrassés de ces salauds » et celles qui gémissent sur le « meurtre de ces héros du désespoir », il y a souvent une curieuse identité. Un même affect les traversant : nécrophilie, « passion du déchet », crise du symbolique qui ne peut manquer de faire passer de la négativité dans le réel, au besoin sous forme de massacres. D'appels inconscients à la répression. Parce qu'il y a, comme en réponse affolée à l'intolérable vérité de l'impasse sexuelle, des cadavres plein les têtes — et que c'est autour de ça que ça tente de jouir.

Guy Scarpetta,
Art press international, n° 13,
décembre 1977.